

Notre Ramuz

Autor(en): **Girardet, Lucien / Ramuz, Charles Ferdinand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **80 (1953)**

Heft 3

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-228463>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTRE RAMUZ¹

Nous extrayons quelques pages de l'ouvrage que nous avons présenté à nos lecteurs dans notre numéro d'octobre dernier.

Le lac

Où est le spectacle, sinon sur les eaux.

« Besoin de grandeur. »

Le lac dans la vie de Ramuz. Le lac dans la formation de l'artiste. Le lac dans l'œuvre de l'écrivain.

Le lac fut à Ramuz un compagnon toujours fidèle, même (j'allais dire surtout) dans ses années parisiennes. Si Paris l'a « rapatrié », c'est qu'il a ramené son cœur et sa pensée au bord de son lac. Nous commencerons donc par retracer les grandes étapes d'une belle amitié.

C'était déjà le lac, l'embouchure de la Venoge le plus souvent, qui attirait, par les belles après-midi d'été, le petit collégien de la rue du Pré-du-Marché.

Parfois, l'automne, c'étaient les prestigieuses vacances à Yverne. Il y retrouvait le Rhône ; et son amitié pour le fleuve se confondait avec son amitié pour le lac.

Au pied des vignes, à quelques pas de la gare, il y a la plaine du Rhône avec ses marais, ses buissons, ses eaux noires croupissantes, ses plantes curieuses, ses mollusques, ses reptiles, ses insectes : flore et faune étranges qui attirent, qui captivent le petit collégien, curieux des choses, des plantes, des bêtes, de tout ce qu'on trouve dans la nature et tout spécialement là, au bord du Rhône. On lui a défendu d'y descendre. C'est précisément pour cela qu'il y court en cachette, avec quelques

camarades, aussitôt que la surveillance se fait moins vigilante.

Que de découvertes, que de choses mystérieuses, que de beaux moments ! Décidément ce Rhône est attachant..

« Cette plaine du Rhône a toujours été pour moi très mystérieuse (elle l'est encore). Elle n'était qu'à deux pas du village. J'avais eu vite fait d'en trouver le chemin. Dès qu'il nous était possible de nous échapper, nous nous hâtions d'y courir, et je dis nous, parce que nous étions toute une bande de gamins. » (Vendanges.)

A ce Rhône, Ramuz dira encore, quelques pages plus loin :

« O Rhône, c'est bien aussi la marque de ton destin particulier que ce glorieux entourage, qui est à toi et à toi seul, de ta source à ton embouchure. Je n'étais alors qu'un petit garçon et ne te connaissais qu'ici, c'est-à-dire non loin du lieu de ta naissance, mais je crois bien que mon cœur devinait déjà les promesses dont tu étais riche, si riche que ton cours entier n'allait pas suffire à les épuiser. » (Vendanges.)

En 1897, Ramuz a dix-neuf ans. Les pas du jeune étudiant timide, déjà quelque peu en difficulté avec la société, mais en grande amitié avec la nature, le ramenèrent, voyageur impénitent, à son lac, quelque part entre Vidy et Saint-Sulpice ou Préverenges.

Au soir du 5 mai, il consigne dans son « Journal » :

¹ Lucien Girardet, *Notre Ramuz*, préface de Georges Rigassi. Editions Vie, Imprimerie Centrale, Lausanne. 1 vol. de 203 pages, prix de souscription 6 fr. 25 chez l'éditeur.

« Un beau jour passé au bord du lac, en pleine nature... J'ai vécu en un jour tout un mois de mon existence. Cette journée, je la garderai dans ma mémoire, comme une relique qu'on tire quelquefois de sa châsse pour la contempler. Personne, pas un être humain pour gêner la solitude grandiose du paysage, pas un cri, rien que le grand chant des vagues, un chant d'amour monotone, aux harmonies toujours nouvelles et toujours les mêmes. Et voici que le soleil semait sur la crête des vagues des milliers d'étincelles ; il semblait qu'il tombait du ciel une pluie de diamants. »

* * *

Cinq ans plus tard, le 12 mars 1902, il est en Allemagne et cependant en pensée au bord de son lac.

« Nous autres nous avons le lac. Il est vaste ; il a l'air d'une perle au fond de sa coquille. »

En 1902, c'est le départ pour Paris. Si Ramuz se hâte vers la grande ville, c'est aussi qu'il fuit la petite ville où il se sent par trop isolé. Mais on ne pense à rien tant qu'à ce qu'on fuit... Très tôt ce fut la nostalgie du lac. Il est seul dans sa petite chambre. C'est le soir. Il rêve.

« Il se laisse aller en avant. Ses bras trouvent ses genoux, sa tête, le creux de ses mains... ah ! fuir, n'est-ce pas ? fuir en sens inverse — parce que maintenant, le beau mirage monte d'un lac inventé, noir de bise. »

* * *

Et voici que de cette nostalgie naissent ces Petits Poèmes en Prose qui ouvrent le premier volume des Oeuvres complètes.

« Quand je regarde vers toi, ô lac, comme il m'advient journellement par la pensée, puisque mes yeux sont pri-

vés de tes dons (mais ils se hâtent vers l'instant qui nous réunira), ce regard à l'endroit des montagnes penchantes connaît plus ardemment tes particularités, où l'espace atteint cette harmonie qui est de prolonger le ciel au-dessous des rivages et d'ouvrir sur nos têtes et sous nos pieds une double profondeur. »

Et ce passage du XI^e « poème en prose », qui me revenait à l'esprit dans l'église de Pully, le 27 mai 1947, jour des funérailles de Ramuz, au moment précisément où un interminable cortège s'appêtait à descendre vers le cimetière, vers le lac :

« Il est doux, quand on dort ce sommeil qui se dérobe à la durée, parce qu'il est sans fin, de percevoir encore ce murmure et cette cadence d'une eau retombante et sans cesse ramenée vers la pierre où je suis... Aussi ne portez pas mon corps sur les collines, ni vers le nord, mais ici sur le rivage, afin qu'il me reste cette chanson, celle du vent dans les branches et des vagues sur la plage et peut-être lui répondrai-je...

» Pourquoi serai-je muet, ô lac, puisque toi, qui ne comprends pas et qui ne t'es jamais connu toi-même, tu as, tour à tour, cette plainte alanguie et ces éclats de voix. »

Durant les longues soirées parisiennes, deux joies le visitaient et l'encourageaient : le travail et la douce perspective de revoir bientôt les lieux aimés, son lac ou ce beau Lavaux valaisan, le pays du Rhône.

En 1914, à l'heure du définitif retour, c'est au bord du lac qu'il viendra se fixer, à Treytorrens, près de Saint-Saphorin ; puis, en 1916, à Cour sous Lausanne ; en 1930 enfin, dans ce coin de Pully qui domine le lac, à la Muette, qu'il ne quittera plus guère.

Lucien Girardet.